

## Entretien Valérie Dréville - Claude Régy

Extrait de "Claude Régy, rencontre en Avignon", le 13 juillet 2002.  
Retransmis les 15, 16 et 17 juillet 2002 sur FRANCE CULTURE,  
émission "Surpris par la nuit", par Alain Veinstein.  
Deuxième volet, mardi 16/07/02 :

Alain Veinstein \_\_\_\_ Valérie Dréville, vous étiez, en 1988, dans *Le Criminel* de Leslie Kaplan, vous avez écouté « d'où ça parlait », mais vous n'aviez pas de texte à dire, comment avez-vous vécu cette expérience-là ?

Valérie Dréville \_\_\_\_ Pour travailler avec Claude, il faut être d'accord sur un certain nombre de points (*rires*). D'abord... il faut accepter... de ne rien savoir, de n'être rien, il faut accepter de rester dans le noir très longtemps, des semaines... et le noir, il n'est pas toujours magnifique, comme il l'est à la fin, quand on commence à jouer ; parce que le noir, la lumière, elle est comme un acteur, elle se détermine au fur et à mesure des répétitions, c'est plutôt un noir un peu ingrat. Donc, il faut nager dans cette obscurité jusqu'à trouver, à ouvrir les yeux et à voir une autre sorte de lumière peut-être, c'est une lumière intérieure peut-être. Voilà, il faut être d'accord là-dessus, il faut être d'accord pour – oui, c'est ça, pour calmer le jeu, ralentir tout, sa pensée aussi, son rythme intérieur, et il faut être d'accord pour ne pas vouloir proposer, ou alors si on propose, savoir que cela va être nié... (*Rires*) C'est-à-dire que Claude, je le ressens toujours comme ça, mène une guerre contre les acteurs et contre le théâtre tout entier auquel on ne peut pas se mesurer ; on peut essayer, mais on n'y arrivera pas, donc au bout d'un moment il vaut mieux baisser les bras, accepter... la négation, parce que – je le ressens toujours comme ça avec Claude – c'est une sorte d'opération de soustraction de soi-même, de soi-même et de ce qu'on peut savoir, de ce qu'on est en train de faire. Ce qu'on est en train de faire, eh bien on le nie, après on voit, ça devient autre chose...

Alain Veinstein \_\_\_\_ Et vous, vous aimez ça, puisque vous avez joué dans de nombreux spectacles de Claude Régy (*rire de V. D.*). Après *Le Criminel*, il y a eu *La terrible Voix de Satan*, de Gregory Motton, il y a eu *La Mort de Tintagiles*, il y a eu récemment *Quelqu'un va venir* de Jon Fosse, il y a eu *Des couteaux dans les poules* de David Harrower et vous faites partie des acteurs dont Régy dit que sans eux les recherches de ces dernières années, il n'aurait pas pu les mener...

Valérie Dréville \_\_\_\_ Oui, au bout du compte, j'aime bien ça, parce que (*Rire dans la salle*) parce qu'une fois qu'on a tout laissé de côté, c'est-à-dire qu'on a en effet nié le plus possible, on s'est défait, on s'est déshabillé, on s'est retrouvé dans un lieu où il n'y avait rien, comme dans un désert, une fois que toutes les choses sont dans des conditions de vide, de table rase, alors, oui, quelque chose — il parlait tout à l'heure de « nouvelle vie » – oui, une autre sorte de vie arrive qui nous parle de quelque chose de nous-mêmes d'inconnu. Alors, ça, c'est une expérience... Si le théâtre peut nous apporter ça, ça vaut le coup, mais ce n'est pas une mince affaire... (*Rires.*)

Alain Veinstein \_\_\_\_ Claude Régy, est-ce que vous voyez les choses de la même façon que Valérie Dréville, sur le chapitre des contraintes que vous imposez aux acteurs ?

Claude Régy \_\_\_\_ Et bien évidemment, c'est un mot très désagréable... moi, j'ai l'impression que je ne suis pas contraignant, que je suis très doux très gentil (*rires* [V. D. : Oh, c'est pas vrai ! rires]), j'aime énormément les acteurs, je sais absolument que, sans eux, je ne peux rien faire, ce que je veux faire passer du texte, c'est que par eux que ça peut se faire, que les autres éléments de la représentation, je m'en sers peu..., alors la contrainte vient plutôt de ce que Valérie appelle « la négation », c'est-à-dire que, évidemment, si on veut entendre le texte, si on veut que le texte fasse le spectacle, il y a certaines manières de dire – dont, par exemple, le naturalisme, spécifiquement le naturalisme psychologique qui est une chose extrêmement répandue dans le monde – qui sont tout à fait nocives. Bien sûr, je

pense qu'il faut nier tout, parce qu'il faut nier toutes les habitudes, parce qu'il faut nier tout le savoir-faire, parce qu'il faut être dans un état, en effet, de non-confiance, c'est-à-dire, comme tu l'as dit, il faut se mettre dans une espèce de désert véritablement, et de désert de soi-même, de désert intérieur, et il faut être totalement démuné et finalement attendre que quelque chose se passe et que quelque chose se passe pas seulement en soi, parce que ce quelque chose doit se passer avec tous les gens qui sont avec, réunis là pour travailler et que le travail à l'intérieur des différentes personnes n'avance pas du tout en même temps de la même manière – d'ailleurs on ne sait pas ce que c'est que le jeu, on croit qu'on sait ce que c'est que jouer, il y a des livres écrits... Moi, je ne sais pas, je les ai lus, ça ne m'a pas éclairé beaucoup, je ne peux pas dire du tout qu'est-ce que c'est que le jeu, alors peut-être que les acteurs pourraient le dire, mais je crois qu'on ne le sait pas – et donc, ça avance cahin-caha, on ne sait pas où on en est non plus et il faut attendre que quelque chose arrive, que quelque chose se passe qui ne se réfère pas à du connu, donc en effet il faut virer tout ce qu'on connaît, il faut virer tout ce qu'on sait et il faut attendre que quelque chose arrive. Mais là où j'ai une sensation inverse de la tienne c'est que je prends énormément de ce que les acteurs proposent. Je ne sais pas s'ils ont l'impression qu'ils ne proposent pas ; moi je n'invente rien, je n'ai pas beaucoup d'imagination, je n'ai pas beaucoup d'invention, je pompe les didascalies de l'auteur, je pompe dans l'écriture et je pompe dans l'espace, et je pompe dans ce que les acteurs apportent et c'est le mélange de tous ces éléments qui sont apportés par d'autres qui font que finalement le travail se fait. Alors je ne sais pas ce qui est de la contrainte ou de... C'est de la contrainte, oui, d'accepter le vide, d'accepter la négation qui rejoint ce que j'ai dit sur la passivité, c'est-à-dire de renoncer à l'activité ; c'est vrai que tout ça, c'est extrêmement difficile et ça peut être par moments, je pense, très décourageant, mais je suis très découragé la plupart du temps en répétant... (*Il rit*)

Alain Veinstein \_\_\_\_ Les répétitions continuent après la première, d'ailleurs, parce que vous êtes toujours présent aux spectacles dans un coin de la salle et vous assistez à toutes les représentations !

Claude Régy \_\_\_\_\_ Oui. D'ailleurs il faudrait analyser si c'est une maladie (*pires étouffés*) ou si c'est vraiment nécessaire. D'abord, il y a une chose quand même très importante, c'est de [faire] cesser aussi cette habitude professionnelle [qui veut] qu'une mise en scène se fait en répétitions, qu'elle est livrée le jour de la première, que le metteur en scène s'en va, revient tous les quinze jours voir, prend quelques notes. Je ne crois pas du tout que le spectacle se fabrique en répétitions et qu'il est terminé le jour de la première ; je pense que le jour de la première, ce qui se passe, c'est qu'il y a le dernier élément constitutif du spectacle, c'est-à-dire le spectateur qui arrive et il n'arrive pas seul, il arrive massivement : une collectivité, à plusieurs, et que là commence une nouvelle phase du travail – en fait, c'est presque le commencement de nouvelles répétitions, c'est une nouvelle phase des répétitions – et que le spectacle se transforme forcément au cours des représentations, il se transforme chaque jour, c'est-à-dire qu'en fait nous croyons faire un spectacle, même si on essaye de ne pas le faire, mais le spectacle n'existe pas, le spectacle, c'est ce que font les gens qui le regardent et là aussi on va rejoindre des choses que les scientifiques disent sur l'observation : c'est ce qu'on croit qu'on a vu, c'est ce qu'on croit voir, c'est ce qu'on fabrique d'avoir vu. Quand les gens disent qu'ils s'ennuient dans un spectacle, c'est parce qu'ils n'ont pas su créer un spectacle intéressant, c'est-à-dire qu'ils se sont eux-mêmes ennuyés, c'est-à-dire qu'ils sont eux-mêmes ennuyés (*pires*). Vous pouvez rire, c'est tout à fait vrai, il suffit d'en prendre conscience, c'est évident...

Alain Veinstein \_\_\_\_ D'ailleurs, vous pouvez aussi demander aux acteurs de vivre avec vous de véritables petites batailles d'Hernani ? Parce que c'est vrai qu'il y a à la fois des réactions de fascination pour vos spectacles et aussi un rejet, il faut bien le dire, et souvent on voit les gens quitter la salle, partir, les salles se vident, les strapontins claquent...

Claude Régy \_\_\_\_\_ Oui, oui, et puis les gens s'en vont en faisant du bruit. C'est aussi une des raisons pour lesquelles j'ai une très, très grande admiration pour les acteurs, c'est justement ça : c'est que même si on a travaillé dans la difficulté et sans trop savoir ce qu'on faisait, alors le fait qu'il y a une partie des gens qui refusent – comme l'histoire que ce que je fais « C'est pas du théâtre » – au début, ça fait mal et c'est négatif, ça continue toujours à faire mal quand les gens vous marchent sur les pieds en partant (*pires*). Ils vous marchent sur l'âme, en fait, hein ? C'est important que les gens s'en aillent, j'assiste à plein de spectacles extrêmement médiocres, tout à fait inintéressants, où il ne se passe absolument rien de particulier, où les gens restent assis devant, pendant des heures sans sourciller, sans mot dire, et ils sont très contents quand ça finit, alors ils applaudissent très fort et comme les gens de métier ont appris une science du rappel avec de la musique, avec des mouvements, on sort, on revient, on s'embrasse, on salue, on envoie des baisers, on montre la cabine des techniciens pour montrer qu'on a aussi le souci de la technique, toute cette espèce de guignolade absolument insupportable, tout ça [*en riant*] me rend triste, alors je pense que c'est très

important – d’ailleurs pour continuer à la nommer, Sarah Kane a dit la même chose. On l’a insultée pour ses premiers spectacles et les gens s’en allaient, elle a dit « C’est très, très bon signe, ça veut dire qu’on a changé quelque chose, quelque chose qui n’est pas admis d’emblée par tout le monde » ; ça me paraît l’ABC, c’est tout à fait important, évidemment. Alors il ne faut pas rechercher l’échec, il ne faut pas chercher à faire sortir les gens, mais, en fait, quand même, le fait qu’il y ait une vraie réaction, une réaction forte, une réaction violente, une réaction vivante, c’est important.

Et puis on a des expériences, quand même, je parle toujours de l’expérience de *La Chevauchée sur le lac de Constance* où il y a eu une vraie révolution, les gens sortaient avec énormément de bruit, et non seulement ils sortaient mais ils attendaient la fin du spectacle dans le hall, ils préféraient attendre la fin dans le hall et ils revenaient dans la salle pour huer à la fin, le spectacle qu’ils n’avaient pas vu entièrement, c’est de l’acharnement. (*Rire C. R.*) Et alors, dans ce spectacle-là il y a des gens qui sont venus me voir en coulisses, ils m’ont dit « écoutez, c’est la troisième fois que je viens ». Je disais très bien. « oui, parce que la première fois, je n’ai pas supporté du tout, j’ai trouvé ça stupide, j’étais en colère, vraiment, je comprenais rien, et puis après j’ai rêvé, j’en ai rêvé, j’ai fait des rêves, j’ai vu des images, et puis j’y repense tout le temps, alors ça m’a agacé, j’ai voulu revenir pour voir qu’est-ce que c’est que ce machin quoi ! » Et donc ils sont revenus, et la seconde fois ils ont dit « tiens, c’est pas comme je croyais ». Parce qu’il y a ça aussi, les gens voient que le spectacle qu’ils inventent, ils croient qu’ils ne voient pas le même spectacle, ils vous disent très souvent « Je suis revenu; vous aviez tout changé ! », et bien non, on n’a rien changé, sauf, sauf que chaque représentation est différente, évidemment [*en riant*] mais parce que le public envoie des choses, le public est vivant, il envoie de la haine, il envoie du refus, il envoie de l’amour, il envoie de l’imagination, il envoie des forces créatrices, il envoie de l’énergie et... il crée énormément de vie sur la scène. C’est pour ça qu’il faut être là présent pour regarder ça, qui n’a rien à voir avec les répétitions, évidemment. Voilà pourquoi je suis là tous les jours, ce n’est pas toujours confortable, parce que, souvent, on trouve que c’est moins bien interprété que la veille, souvent on est exaspéré, justement, par les réactions du public : des amoureux qui viennent pour s’enlacer – pourquoi ils viennent au théâtre pour s’enlacer, s’embrasser, pendant qu’on joue un spectacle, ils seraient beaucoup plus heureux chez eux, je suppose, à moins qu’ils aient un vice particulier, bon, [*rires*], mais des gens qui papotent sans arrêt, des dames qui papotent sans arrêt, vous les entendez avant que ça commence, d’ailleurs, elles racontent les chemisiers qu’elles ont achetés, dans quel magasin, combien elles ont payé, ou pourquoi leur fille est malade, que le docteur est venu, etc..., et puis, tout d’un coup, la lumière baisse, elles continuent à parler. Tant qu’un acteur n’a pas parlé, ils ne s’interrompent pas, pour eux, le spectacle n’a pas commencé, et puis, forcément, les courses qu’ils ont faites sont beaucoup plus importantes que ce qu’on va raconter là ! Quelquefois, on m’accuse de faire une espèce de cérémonial ; tout à l’heure, Ameisen parlait de « rituel funéraire » à propos de la mort des cellules. C’est un mot qui m’a beaucoup plu aussi, et on organise une espèce de rituel, mais c’est vrai que si on faisait aussi passer les spectateurs par une espèce de sas où ils laisseraient tomber les préoccupations, la fatigue de la journée, de la vie conjugale, de la vie de bureau, de la circulation, du métro, si ils passaient par un sas où on entend du silence, un sas peut-être où il n’y aurait déjà pas trop de lumière, où ils s’habituerait, où leurs pupilles s’habituerait à l’obscurité, où on commencerait à modifier le seuil de perception, un endroit intermédiaire où on commencerait à modifier le seuil de perception, et après, on s’assoierait là, parce qu’on est venu voir quelque chose, on est venu entendre quelque chose, on est venu essayer de se recueillir dans un lieu où on va pouvoir imaginer, où on va pouvoir inventer, où on va pouvoir se faire poète ; en fait, c’est une réunion de poètes que la convocation d’un public à un spectacle, c’est une réunion de poètes, on leur demande d’écrire de la poésie, mais pour ça, il faut un tout petit peu se préparer, et savoir qu’on ne vient pas se taper sur les cuisses...

Alain Veinstein \_\_\_\_ Donc, aux acteurs, Claude Régy, vous volez les âmes et, aux spectateurs, vous demandez de tourner le dos à leur vie quotidienne ?

Claude Régy \_\_\_\_\_ Ben oui ! C’est la moindre des choses ! Ça vous intéresse le quotidien, vous ?